

Plus loin, c'était la plaine toute nue, allongeant à perte de vue sa désolation, et sur laquelle d'immenses rafales, hurlantes, sifflantes, maitresses de l'espace, galopaient, balayant tout en des chevauchées irrésistibles.

Puis venaient des bouquets de maigres sapins, tor-dus et ployés jusqu'au sol, secouant lamentablement, comme des boulets d'esclaves, les lourds glaçons rivés au bout de leurs branches. Parfois un de ces arbres éclatait sous l'effort de la gelée, avec un bruit sec et sinistre qui faisait se dresser les oreilles des chiens.

Toute trace de route était complètement effacée. La plaine n'était plus qu'une mer mouvante où les vagues se chassaient et se remplaçaient, nivelant tout sur leur passage. Le missionnaire avait perdu bientôt le chemin ordinaire des voyageurs, et la boussole restait son seul



guide au milieu de la steppe glacée.

De temps en temps une lueur soudaine, large et diffuse, incendiait l'ombre nocturne. C'était l'aurore boréale qui, tout là haut, au-dessus de la sphère agitée par la tourmente, promenait ses étranges flambeaux. Alors, pour un instant, chaque flocon de neige semblait une étincelle voltigeant dans un foyer, chaque bloc de glace un amoncellement de cristaux lumineux, chaque arbre un candélabre resplendissant de feux verdâtres. On eût dit cette féerie allumée par les génies de l'air pour fêter leur sarabande effrénée. Puis, tout-à-coup, comme par un caprice, l'enchantement disparaissait, laissant la nuit plus noire et le désert plus lugubre.

Les chiens n'avançaient plus que péniblement, soulevés presque par la violence du vent, s'enfonçant à chaque pas dans la neige épaisse. Le missionnaire, pour les soulager,